

Journées d'étude de l'École freudienne de Paris. Maison de la chimie, Paris, 9 Novembre 1975. Paru dans Lettres de l'École freudienne, 1978, n° 24, pp. 247-250.

⁽²⁴⁷⁾JACQUES LACAN – J'ai entendu – malheureusement je n'ai pas pu y assister – parler de ce qui s'est poursuivi ici sur la fonction des cartels. Si les rapports que j'en ai eus sont bons, tout a tourné autour de cet un en plus que j'ai formulé, et si je suis bien renseigné, la question était de savoir si l'un en plus est incarné par quelqu'un. Voilà ce autour de quoi a tourné la question posée sur la fonction des cartels.

Rien n'indique dans ce que j'ai écrit que l'un en plus soit incarné. C'est peut-être cet un en plus qui se dégage, qui fonctionne effectivement dans tout groupe, parce qu'enfin un groupe, c'est quelque chose de toujours composé d'un certain nombre d'individus. Il y en a un nombre fini, et la question de savoir si à un nombre fini il ne s'en ajoute pas toujours. Un est une question qui me semble valoir la peine d'être posée.

C'est une question évidemment toute différente de celle que j'ai évoquée par l'institution de la passe. Mais c'est peut-être aussi que, dans la passe, bien sûr je fais tous mes efforts pour qu'il y en ait plus de deux, je veux dire qu'il y a deux passeurs. Mais ce n'est pas pour engendrer un en-plus, parce que celui qui se propose pour la passe est dans une toute autre position comme sujet. Il n'est même pas sujet du tout. Il s'offre à cet état d'objet qui est celui à quoi le destine la position de l'analyste. De sorte que si on l'écrème en quelque sorte, ce n'est pas du tout une récompense, c'est qu'on a besoin de lui ; besoin de lui pour sustenter la position analytique.

Ce n'est donc pas un titre qui résulte du passage, c'est tout le contraire. Et je m'étonne qu'on n'ait pas vu ce dont pourtant ici je peux témoigner, c'est qu'il a fallu – puisqu'on a évoqué son nom – que je me roule aux pieds de quelqu'un que justement je ne veux pas renommer de nouveau, quelqu'un dont on a déjà que trop parlé, il a fallu que je me roule à ses pieds pour lui faire accepter d'être analyste de l'École.

Voilà pour ce qu'il en est – je laisse à l'auditoire l'occasion, si quelqu'un le veut, de me poser une question, je n'insisterai pas plus sur la distinction radicale entre l'un en plus d'une part, quand il s'agit du travail de groupe, ⁽²⁴⁸⁾qui est un travail d'enseignement, et d'autre part le fait que nous prions celui qui dans la passe nous a paru répondre, s'autoriser dignement de cette position d'analyste, que nous lui demandons d'être cette sorte d'analyste avec qui nous pouvons nous consulter.

Il y a par contre quelque chose à quoi j'ai assisté, c'est à la communication éminente que nous a faite M. Gaillard. Il s'agissait de la *Verleugnung* et de la perversion. À cette occasion, je me suis aperçu que le terme de « désaveu » que hélas j'ai sanctionné moi-même, n'était pas approprié. À la vérité, je l'ai sanctionné mais ce n'est pas moi qui l'ai avancé. Je crois que le terme de démenti est plus approprié.

Un démenti, d'où peut-on le recevoir ? On ne peut le recevoir que du réel, et c'est bien en quoi la vérité y est intéressée, parce que la vérité, je l'ai dit, ne peut que se mi-dire, mais elle ne peut concerner que le réel. C'est de cela qu'il s'agit.

Le rapport de ce démenti avec le réel est certain. C'est bien en quoi il m'a semblé que ce autour de quoi tournait l'énonciateur avait quelque chose d'inapproprié. C'est vrai, la perversion existe mais, chose étrange, nous ne savons pas comment. Nous savons seulement que le névrotique aspire à y trouver sa satisfaction et qu'y aspirant, il n'y réussit pas.

Est-ce à dire que la perversion est de l'ordre de l'imaginaire ? Certainement pas puisque aussi bien comme je l'ai dit tout à l'heure, la perversion à l'occasion est incarnée. Elle l'est même souvent. C'est peut-être en quoi elle participe de quelque transgression. Mais elle participe aussi du même coup de quelque mirage, puisque aussi bien c'est à quoi, ai-je dit, le névrotique aspire. Ce qu'il y a d'inouï, c'est qu'il espère y atteindre. C'est bien en quoi on voit que la vertu de l'espérance est sans espoir.

Martin a cru devoir revenir avec quelque insistance sur cette fameuse psychopathie qui semble avoir remué les âmes. Je saisis très bien pourquoi. Il y a quand même quelque chose que je voudrais dire, c'est que ce n'est pas, me semble-t-il, tellement hors de saison de vouloir en parler puisqu'en somme, évidemment sous un autre nom, sous le nom de ce que vous m'avez vu ni plus ni moins annoncer cette année sous le titre du *sinthome*, orthographe ancienne, orthographe d'avant le XV^e siècle, orthographe incunable, j'entends par là qui n'est attestée que par les premiers volumes imprimés, j'entends avancer que le *sinthome*, c'est de souffrir d'avoir une âme. C'est la psychopathie à proprement parler, en ce sens qu'une âme, c'est ce qu'il y a de plus emmerdant. L'accablement sous lequel vivent presque tous les hommes de nos jours ressortit à ceci d'avoir une âme dont l'essentiel est d'être symptôme. Et si on a tournillé autour de la psychopathie et de la psychose, c'est bien de ce fait que l'imaginaire, le symbolique et le réel, ⁽²⁴⁹⁾quoique noués, ça ne se suffit pas ; n'y aurait-il que ce complément – c'est comme ça que je le dessine – ce complément au symbolique, cette façon de se nouer de deux des ronds de ficelle, qui ne suffisent pas pour autant à en faire un, c'est tout de même bien au symbolique qu'est accroché tout ce qui concerne le symptôme, et sur cette consistance propre au symptôme, j'essaie – c'est ce que j'essaierai, j'emploie les choses au présent parce que c'est vrai, c'est ce que je commence à interroger – j'essaierai cette année de vous montrer comment. Freud sentait très bien que c'était dans l'art, dans l'artifice qu'il devait trouver le support de sa théorie. Il l'a senti très bien mais il n'a fait que le sentir, puisque chaque fois qu'il a approché une œuvre d'art, il était hors d'état de soumettre l'œuvre elle-même ni son auteur à une psychanalyse. L'ambiguïté d'ailleurs de l'œuvre et de son auteur est tout à fait frappante. Qu'est-ce qui, dans l'art, commande ? Est-ce l'œuvre ou bien l'auteur ? C'est ce que nous essaierons de sonder cette année.

Quoi qu'il en soit, je vous ferai remarquer que dans les deux numéros récemment parus d'*Ornicar* ? il y a quelque chose qui approche de cet Un-en-Plus, à partir de l'imaginaire, du symbolique et du réel, et que ce qui est visé expressément dans ce texte, c'est le symptôme.

Malheureusement il se trouve, je le dis ici parce que c'est une mise en garde pour ceux qui bien sûr, après que j'en aie parlé, vont aller se référer à ces numéros, il se trouve qu'en dessinant le rond de ficelle n°4, je me suis foutu dedans, disons que j'ai raté la figure, et vous pourrez très bien voir d'ailleurs quelle est la figure où j'ai cafouillé, et quelqu'un à ce moment-là, qui n'était autre qu'André Rondepierre, me l'a très bien fait remarquer ; j'improvisais ; j'avais naturellement depuis longtemps repéré l'affaire ; au moment où je la ressortais, il y a deux figures qui se sont trouvées fausses.

Tout ceci pour vous dire que si on s'est interrogé sur la différence de la psychopathie et de la psychose comme on dit, j'ai le support de mes ronds de ficelle pour y répondre.

Dans la psychose, il n'y en a que trois, conformément à ce que Freud avait tout à fait bien prévu ; la théorie de l'analyse que j'ai faite s'est faite selon le mode de ce qu'on a appelé, du côté de Zlatine, la connaissance paranoïaque. Freud dit d'ailleurs qu'il ne faut pas reculer ; je n'ai pas reculé non plus. Le support de l'imaginaire, du symbolique et du réel, le nœud borroméen entre eux pour tout dire, c'est quelque chose que nous n'abordons que du fait que la connaissance paranoïaque existe. Ma théorie, comme il fallait s'y attendre, du fonctionnement du discours analytique, est de cet ordre, et c'est bien justement en quoi j'ai besoin maintenant de donner sa consistance propre au symptôme, et j'annonce la couleur : c'est par l'intermédiaire du symptôme que nous pouvons dire ce qu'il en est réellement ; que d'être un homme, ce soit déjà tout entier se situer du symptôme, c'est quelque chose bien sûr qui ne peut s'avancer qu'après qu'on ait tour à tour dégagé la fonction de l'imaginaire, du symbolique et de ce à quoi nous accédons du réel.

⁽²⁵⁰⁾Voilà. Après quoi, à la suite de ces menues considérations que je vous offre comme une amorce, je voudrais quand même dire quelle est mon aspiration après ces Journées. Pour vous dire la vérité, je me suis cassé les pieds, ce qui, je m'en faisais la réflexion, tient à

ceci que je n'ai pas des pieds d'argile, contrairement au fameux colosse, j'ai des pieds qu'on peut casser !

Alors je voudrais quand même, à la fin, vous faire une petite invocation. Je l'ai déjà dit tout à l'heure : comme tout le monde je suis névrosé, et par conséquent ce à quoi j'aspire, ce n'est pas une raison pour que je l'espère. Est-ce qu'il n'y aurait pas quelqu'un qui voudrait bien se charger d'inaugurer la prochaine scission ? Qu'est-ce que ça me soulagerait ! Ça me permettrait, là, devant quelque chose de réel, d'espérer que comme résultat je me casserai moins les pieds. Qui est-ce qui veut faire un cinquième groupe ? Vous savez avec quelle surabondance de soulagement, quel véritable frémissement de joie j'ai accueilli la fondation du quatrième. Pourquoi pas un en plus !